

LUC ARKANSAS

LES GERMES TITILLANTS

38

CONTES POETIQUES

ALEAS PASTORAUX

Je dois le dire ;

Je ne puis me taire.

J'habite la campagne, au loin.

Le loin du pire ;

Il faut le faire.

Eh bien, là encore, tiens,

Je ne suis point tranquille.

Ecoute un peu pour voir.

Comme quoi, c'est toujours pour ma bille !

Il y a, le temps, je ne le sais plus ;

Peut-être fut-ce l'autre soir.

Je dormais. La veille, il avait plu.

Je dormais, te dis-je, profondément.

Quand, tout à coup, je fus surpris

Par un bruit énorme : un bombardement !

Cela, à grand fracas, perça le toit,

Egalement le plafond et roula, je te le dis,

Aussi sûr que je te vois,

Juste à quelques pas de mon lit !
Mais, qu'est-ce donc que ceci !?
A la fin, sacré nom d'une pipe !
voyons un peu : une grosse météorite !

Maintenant, elle était là, par terre, qui me narguait;
Bossue, fumante et encore de braise peut-être...
Ensuite, à l'extérieur, j'entendis comme long rire...
Fébrilement, alors, je courus ouvrir la fenêtre,
Me demandant ce qu'il y avait encore à dire.
Curieusement, la nuit était maintenant d'azur !
Et, là_haut, assis sur un nuage rose, un ange blanc se marrait...
Evidemment ! Mais bien sûr !

LES MOAÏ DE L'ÎLE DE PÂQUES

Nous vivions sur une île lointaine
Qui était nôtre depuis fort longtemps.
Nous partageons la paix, des joies souveraines.
Nos dieux vénérés veillaient uniformément.

Ces divinités étaient de pierre,
Avec des tailles élevées, gigantesques.
Nous les avons trouvées à la carrière,
Fières de leur passé, en bon état presque.

Les autres, nous les arrachions au roc,
Non sans de grandes difficultés ;
Car ces statues redoutaient les chocs
Tandis qu'au loin, nous devions les emporter.

Ces géants, nous les dressions par groupes,
Arrangés debouts, en rondeaux,

Là venaient festoyer les troupes,
Voire y pleurnicher comme des agneaux.

Seuls, nos grands sorciers fous,
Qui étaient au nombre de trois,
Pouvaient nous parler de tout,
Quand à ces dieux, ils prêtaient leur voix.

Nous les alignions aussi près du rivage,
Faisant face à la mer,
Afin de repousser au large tout dommage,
Et, d'éventuels guerriers, nous protéger du fer.

Encore et toujours, de nouveaux protecteurs
Naissaient du rocher.
Harassant en était ce labeur.
Si tant, que d'aucuns commencèrent à grogner.

De ces charriages, on ne voulait plus.
On massacrait les arbres pour des rondins !
Même l'eau de la source en était corrompue.
A ces folies, il fallait maintenant mettre fin.

Alors, les sorciers entrèrent en courroux.
Arrêter les travaux serait un grand tort.
Les dieux se détourneraient de nous,
Et viendrait bientôt la mort.

Mais, les hommes rien ne voulurent entendre.
Beaucoup étaient malades, épuisés, au trépas.
Que sorciers et géants aillent se faire pendre !
répliquèrent-ils. Nous n'avons plus de bras !

La révolte apaisée, on retourna prier les Ahu.
Aussi, on entretint ces sanctuaires,
Et leurs Moaï debouts, autant que l'on put,
Afin, bien sûr, de leur complaire.

Mais, désormais, les géants faisaient l'oreille sourde.
Et, ainsi que l'avaient prédit les sorciers,
Bientôt débarquèrent des guerriers fourbes
Qui nous massacrèrent par rangs entiers.

Ces vauriens pillèrent aussi nos maisons,
Et commirent de plus grands méfaits.
Quand, de notre île, ils furent lassés, à raison,
Ils reprirent les flots vers de nouveaux forfaits.

Quelques malheureux rescapés nous restâmes.
Mais, nous n'avions plus le goût de vivre.
A nos géants ingrats, nous jetâmes le blâme,
Pour nous avoir abandonnés, il va sans dire.
Et, Quand bientôt monta notre colère,
Nous les privâmes de leur vue sur la mer.
Même, d'autres Moai furent jetés à terre !

Depuis, ces géants inutiles ont le regard amer. L.A. juin 1976

UN ENFANT D'AILLEURS

Après s'être réveillé, le petit Rabbu
S'en alla embrasser sa mère.
Depuis des jours, elle ne quittait plus
Son lit profond , ou à peine ;
Pour tout dire : guère.
Rabbu la trouvait bizarre ;
Bossue du ventre, pleine
D'étoffes emmêlées, et rares
Etaient désormais ses sourires.
Pour le reste, elle gémissait aussi,
Au point qu'on ne savait que lui dire.
Pourtant, chère maman, si
Tu voulais bien n'être plus malade...?
Nous pourrions, comme l'autre fois
Partir tous deux à la promenade.
Pas encore ; pas aujourd'hui, Rabbu, tu vois...
Quand, alors ? demanda-t-il. Demain ?
Sans doute ; peut-être, mon enfant.

Sur ce, Rabbu s'en fut au jardin,
D'un pas assuré et sifflotant.

Au dehors, le jour naissant
Était rouge, presque violet.

Rabbu observa le ciel en passant.
De même que sa mère, l'astre était fatigué.

Il le savait bien, lui :

Un jour ou l'autre, il allait partir.

Essentiellement, sa vigueur avait fui ;

Et, tout comme le jardinier, il allait mourir.

Mais, ce n'était pas pour tout de suite.

Au-dessus de sa tête, le temps passait,

Soupirant et gémissant très vite.

Il hâta le pas : il le fallait.

Ailleurs, on l'attendait : ses camarades !

Dans l'allée, il cueillit des fleurs ;

De celles qui sont en grappes.

Et aussi, par bravade,
Des chiffonnées au coeur,
Qui protestent quand on les attrape.
Allez-vous vous taire !
Vous êtes pour maman, vous dis-je.
Vous devriez être fières
De cet évènement, de ce prestige !
Mais, toujours, les fleurs pleurnichaient de chagrin.
Alors, il s'en retourna déterminé et sans honte,
Tandis que pour les consoler, des chérubins
Au ciel faisaient la ronde.

Son bouquet remis,
Ses baisers accordés,
Assuré d'un amour acquis,
Rabbu s'en fut pour la journée.

Or, quand il revint au soir,
Fier et content du devoir accompli,
Sa mère, en souriant lui fit voir
Une petite soeur, au creux du drap, endormie.

Oui, bon... C'était bien...
Mais pas plus que cela. Et puis quoi encore !
Comment l'appellerons-nous ?
Elle se nomme : " Fleur de l'Aurore "
En souvenir de ton bouquet si doux.
Cette fois, ravi, Rabbu s'écria : tiens, tiens !

L.A. juin 2000.